



Les vacances de Zola à Royan

Grâce à son éditeur Georges Charpentier, Emile Zola découvre Royan en 1886 et s'intègre très vite à «la colonie parisienne» qui fréquente la cité balnéaire

Par Alain Quella-Villéger Photo Christian Vignaud

Royan, plage de la Grande Conche, d'Arthur Gué, peintre poitevin né à Rochefort (1857-1916). Ce petit tableau est conservé au musée Sainte-Croix de Poitiers.

L'étude fouillée des séjours d'Emile Zola à Royan, par Monique Chartier, permet aujourd'hui d'en savoir plus sur le rôle décisif que jouèrent pour l'écrivain ces vacances charentaises, dans les domaines littéraire, amical et même amoureux. Son éditeur parisien Georges Charpentier (1846-1905), initié à cette province maritime par un ami saintongeais, le voyageur et amateur d'art Théodore Duret (1838-1927), y avait fait construire en 1886

une belle demeure, *Le Paradou*¹, où il passera ses vacances jusqu'en 1893. La villa devint vite un pôle de la convivialité estivale régionale, et nombre d'amis et d'auteurs "maison" y furent invités. Depuis 1872, Charpentier éditait Zola, et bien sûr celui-ci fut également convié pour profiter de la villégiature.

Royan est déjà une station à la mode : les premiers baigneurs sont arrivés vers 1820, le premier casino date de 1843, le succès balnéaire de Pontaillac s'est affirmé sous le Second Empire, la Belle Epoque va se charger d'y attirer entre 100 000 et 200 000 visiteurs. Autour des années 1880, écrit Victor Billaud, «*toute une société de choix, où les notabilités sont nombreuses, fit dès lors élection de séjour dans ce coin béni*»...

C'est en septembre 1886 que l'auteur des Rougon-Macquart fait le chemin de Médan, sa maison d'été des bords de Seine, à Royan (désormais relié à Paris

par train direct), pour s'installer deux semaines chez ses amis – mais dans leur villa de location, *La Guadeloupe*, l'autre n'étant pas encore achevée. Sa fille Denise racontera que «*le pays lui plut tellement qu'il projeta d'y revenir l'année suivante*» (*Emile Zola raconté par sa fille*, Denise Le Blond-Zola, Flasquelle, p. 154). De fait, un an plus tard, alors que *La Terre* vient de paraître, Zola loue pour cinq semaines le *Chalet Albert*, une villa proche du *Paradou*, où les Charpentier sont désormais installés. Et le couple récidive de la fin août au début d'octobre 1888, après que l'écrivain a achevé d'écrire *Le Rêve*, louant cette fois *Les Œillets* – une maison voisine du *Paradou*, qui appartient à un journaliste et romancier montpelliérain, Frédéric Rouquette. Au total, trois séjours de vraies vacances, entre plage de Saint-Palais, pêche en mer, casino, bombance, cure d'huîtres et de vin blanc – et amour, puisque parmi les trois domestiques accompagnant le couple en 1888, la lingère Jeanne Rozerot va séduire Zola...

La première arrivée de Zola est d'emblée saluée comme un événement par la *Gazette des bains de mer de Royan sur l'Océan* du 12 septembre 1886. Victor Billaud, poète et journaliste (1852-1936) qui la dirige, est alors un notable des lieux, venu en 1876 de Saint-Jean-d'Angély installer son imprimerie et participer à la vaste opération de séduction et de communication menée alors par le maire, Frédéric Garnier (édile de 1871 à 1905). L'homme à la barbe épaisse – «*bras droit du maire*», indique son contemporain l'écrivain Pierre Ardouin² –, magnat de la presse locale que d'aucuns surnomment «*Billaud-les-bains*», se donne et se démène beaucoup, défendant à la fois sa région et la littérature, pour accueillir au mieux ce qu'il baptise «*la colonie parisienne*». Au demeurant, certaines festivités locales rayonnent dans la presse nationale : *Le Figaro* par exemple en septembre 1888, lorsque Charpentier célèbre avec faste les fiançailles de sa fille.

Durant ces séjours, il faut dire, les Charpentier sont entourés d'amis des lettres et des arts. Le fils du propriétaire des *Œillets*, devenu l'excellent écrivain-voyageur Louis-Frédéric Rouquette, s'en souviendra : «*On a quitté Royan dans des voitures pittoresques, mon père, le bon Coppée à face consulaire, Zola que la politique n'égare pas encore, Charpentier aux moustaches de Croquemitaine, Victor Billaud, Christ indolent, le doux André Lemoyne, poète exquis que les manuels littéraires ont oublié... Il y a aussi de belles dames... Je les revois aujourd'hui, attifées selon les modes de ce temps. Manches étroites, jupes à volants, paniers fleuris en tête, elles font tourner des ombrelles aux tons vifs qui mettent des ombres violettes sur leurs visages.*» (*L'Île d'enfer*, Ferenczi, 1925, p. 17) Il aurait pu ajouter, durant les séjours mêmes de Zola, l'artiste-graveur Fernand Desmoulin, le financier mécène

Enrico Cernuschi, le naturaliste Henry Céard, le jeune lettré Abel Hermant, Alphonse et Julia Daudet, ou l'écrivain bordelais Aurélien Scholl.

Parmi les «*régionaux de l'étape*», outre Théodore Duret et André Lemoyne (de Saint-Jean-d'Angély) – mais Pierre Loti n'y figure pas³ –, Victor Billaud, auteur aussi de guides annuels destinés dès 1888 aux touristes, occupe donc la place centrale. Il s'en souviendra : «*Emile Zola, qui appréciait l'huître de Marennes entre toutes, fut avec nous, par une journée de septembre ensoleillée, l'organisateur d'une expédition sur les parcs. On n'avait pas d'automobiles à cette époque, et deux grands breacks transportèrent les excursionnistes à la Grève-à-Duret, près d'Arvert. L'art et la littérature semblaient, ce matin-là, avoir élu domicile sur les bords de la Seudre*» (*Royan et ses environs*, 1899, pp. 290-292) – cette excursion inspirera à Abel Hermant sa nouvelle *Quand les femmes sont parties*. Deux lettres inédites adressées par Billaud à Zola⁴ gardent le souvenir de ces agapes.

Royan, le 4 octobre 1886

Cher Maître,

J'espère que Madame Zola ne souffre plus⁵, et je vous prie d'agréer tous deux mon meilleur souvenir.

J'ai eu le plaisir de vous adresser hier un panier qui a dû vous être remis franco. Les huîtres qu'il contient ont été prises au Mont-de-Loup, si l'ostréiculteur ne m'a pas trompé, c'est-à-dire dans l'un de nos parcs marennais le plus voisin de la mer. La saison n'est pas assez avancée pour qu'elles aient suffisamment verdi, mais leur provenance est presque une garantie de leur saveur. – A vous d'en juger.

Veillez, je vous prie, Madame et vous, agréer tous mes respects et toute mon amitié, en me permettant d'espérer avoir quelque jour un peu de la vôtre,

Victor Billaud

Photographie prise à la Grève-à-Duret où l'on voit à gauche Charpentier et Zola (Guide V. Billaud, 1923).



[31 mars 1887]

Cher Maître,

Je suppose que vous êtes réinstallé à Médan, et je viens de vous y adresser un panier de nos Marennes – qui persistent à ne point vouloir verdier cette année. Peut-être aurai-je le plaisir de vous serrer la main vers le quinze avril.

Ici, nous attendons la famille Charpentier, annoncée pour la fin de cette semaine.

Je vous prie de bien vouloir présenter mes hommages à Madame Zola, et d'agréer l'expression de mon respectueux souvenir.

Victor Billaud

Ce que le caractère mondain et néanmoins gastronomique de ces lettres ne révèle pas, c'est l'importance que Billaud occupe désormais dans la biographie de Zola. Certes, Billaud exagérera ses «*années d'intimité avec Zola*» (Préface à *Royan et la presqu'île d'Arvert*, par P. Dyvorne, 1934), mais c'est lui qui a initié le romancier naturaliste à la photographie –

Zola, trois étés à Royan, par Monique Chartier, préface de Colette Becker, éditions Bonne Anse, Royan, 2003, 53 p. (05 46 05 23 33)



«événement d'importance car, de retour à Paris, l'écrivain qui connaissait Nadar deviendra lui-même photographe», insiste Monique Chartier. En effet, ce Zola, auteur boulimique de milliers de clichés que le grand public a découvert en 1987 (Exposition *Zola photographe*, au Musée-galerie de la Seita, Paris), a puisé là goût et méthode pour la plaque sensible, au point d'installer chez lui les laboratoires nécessaires, au point d'écrire en 1901 qu'«on ne peut prétendre avoir vu réellement quelque chose avant de l'avoir photographié». On ne connaît toutefois pas les photos faites à Royan ; celles qui le montrent étant plutôt de Billaud.

A la différence de tant d'évocations fantaisistes, où l'on apprend pêle-mêle qu'Emile Zola écrit *Le Rêve* à Royan, voire qu'il y retrouvait Massenet et Saint-Saëns, l'étude scrupuleuse, et bien illustrée, de Monique Chartier nous convie donc à participer à trois séjours inattendus et joyeux, même si – malheureusement pour la postérité régionale –, cette «résidence d'écrivain» n'a pas accouché d'un opus littéraire... ■

1. Référence à Zola, d'ailleurs, puisque le *Paradou* est un des lieux forts du roman *La Faute de l'abbé Mouret* (1875). Cette villa, jadis sise à l'actuel n° 90 rue Emile-Zola (bien que rescapée des bombardements alliés de janvier 1945, comme 250 autres sur 4 000), n'existe plus, scandaleusement rasée une nuit de novembre 1978 !

2. Mais que le fils de Zola, Jacques, prenait pour le maire en personne (dans *Zola photographe*, Denoël, 1979). François-Emile Zola nous confirma, en 1987 : «Mon père pensait à tort qu'il était maire de Royan.» Armand Lanoux reproduit aussi cette erreur, dans *Bonjour, monsieur Zola* (Grasset, 1978).

3. Absence apparemment étonnante, si l'on songe que Billaud parle souvent de lui dans sa *Gazette* et que Loti est un ami de Coppée (lequel figure parmi les privilégiés invités à son mariage le 20 octobre 1886), mais le marin rochefortais fait partie de l'écurie Calmann-Lévy, et n'a pas de sympathie pour le naturalisme. D'ailleurs, il sera élu à l'Académie française en 1891 contre Zola !

4. Communiquées en avril 1987 par le Centre d'études sur Zola et le naturalisme (Institut des textes et manuscrits modernes du CNRS, Paris).

5. Alexandrine Zola s'était blessée à la jambe avant de venir, et le mal avait empiré durant le séjour.